

simples, à rayons externes très prolongés, surtout les inférieurs, dont la longueur fait près de deux fois celle de la tête.

Tête et dos brunâtres, côtés et parties postérieures du corps jaunes. Une large bande noire étendue tout du long de la première dorsale et de la base de la seconde. Rayons externes de la caudale noirs, centre clair ainsi que les autres nageoires. Quelques points noirs minuscules sur le pédicule caudale.

D. XIII 18; A. 22; P. 14; V. 2.

N° 04-349. Coll. Mus. — Baie de Tadjourah : Ch. Gravier.

Longueur : $55 + 20 = 75$ millimètres.

Cette espèce que je dédie bien volontiers à M. Charles Gravier paraît se rapprocher beaucoup du *Salarias phantasticus* Boulenger⁽¹⁾ de la côte Persique. Elle en diffère par la moindre longueur du tentacule nasal et des rayons de la dorsale et par la coloration. La forme très spéciale de la caudale en quelque sorte trilobée présente à un plus haut degré l'aspect que l'on rencontre chez le *Salarias anomalus* Regan⁽²⁾ aussi de la côte Persique.

LES DANGERS DE LA CHASSE AU BUFFLE.

(EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. GUILLAUME VASSE
à M. LE PROFESSEUR E. L. BOUVIER.)

« Je vous parlais tout à l'heure des Buffles. Ils ont failli me jouer un bien vilain tour, et peu ne s'en est fallu, il y a deux jours, que le Muséum perdît, à tout jamais, son correspondant. Voici l'affaire. J'étais sorti autour de mon logis, accompagné de deux noirs seulement, porteur d'une carabine Mannlicher de petit calibre : l'un de mes noirs avait avec lui son Martini, qu'il emporte chaque fois qu'il sort avec moi, pour les cas imprévus. Arrivé à quelques kilomètres de Guengéré, je trouve des traces de Buffles toutes fraîches. Or, M. Gervais m'avait demandé une série de crânes de *Bos cafer* pour le laboratoire d'anatomie; j'avais promis du sang au D^r Laveran de l'Institut Pasteur, et, depuis que j'étais ici, je n'avais pas encore eu une seule fois la chance de tirer, même de voir un Buffle. Je me mis à suivre la piste, bien décidé à ne pas la lâcher.

« J'arrive sur les animaux, après trois heures de marche. Je les tire à 80 mètres environ, avec ma petite carabine, n'en ayant pas d'autre. J'en tue un et j'en blesse deux autres.

(1) BOULENGER, *Ann. Mag. Nat. Hist.* (6), XX, 1897, p. 422.

(2) C. TATE REGAN, *Journal Bombay Nat. Hist. Soc.*, XVI, 1905, p. 327.

«J'envoie de suite un de mes deux noirs chercher mon appareil photographique, mon déjeuner et du renfort pour transporter la bête. Puis je prends la piste d'un blessé, avec le noir qui me reste. Après une heure de poursuite environ, nous parvenons à un ravin bordé d'une végétation intense.

«Arrivé à vingt pas, mon noir voit la bête dans la pénombre de la forêt, prend son Martini, tire dessus et la manque, naturellement. J'aperçois en même temps l'animal, je le tire et je le blesse.

«Je n'avais pas encore eu le temps de juger du résultat de mon coup, que je vois mon noir bondir dans un arbre en criant : «Elle vient, maître!» J'aperçois en même temps, sortant du fourré, la tête de la femelle (c'était une vache) qui me charge avec rage. Elle est à quinze pas et vient avec une vitesse foudroyante. La tirer, même si je la tue, ne m'empêchera pas d'être culbuté par elle. Je fais demi-tour; j'ai avisé un arbre à 10 mètres, suffisamment gros pour m'abriter et me donner la chance de jouer à cache-cache avec l'animal. J'y vole; mais le Buffle me gagne : j'entends son souffle. Je n'aurai pas le temps d'arriver. Alors, avec tous les souvenirs de ma vie, me passe une idée lumineuse. C'est une réminiscence du livre de Delegorgue, qui a chassé, il y a soixante ans, dans l'Afrique australe. Dans une circonstance semblable, il a esquivé la charge d'un Buffle en se couchant à terre. Il est grand temps : le Buffle n'est pas à trois pas de moi. Je me couche tout de mon long. L'animal arrive, beuglant, essaie de me percer de ces cornes, mais la forme de son masque s'y oppose : il tourne autour de moi, mugissant, me marche un peu sur la main gauche, qu'il foule légèrement, me couvre de son sang qui coule. Puis, voyant que je ne bouge pas, croyant sans doute m'avoir tué, il part au grand galop et disparaît avant que j'aie eu le temps de reprendre mon fusil pour avoir le dernier mot de cette conversation. Pendant ce temps, mon noir assistait impuissant, sur son arbre perché, à ce spectacle extraordinaire, la douille de sa cartouche étant restée dans le canon et l'extracteur se refusant à fonctionner. Le lendemain, je repris la poursuite de mon animal que je pensais trouver mort; mais ses blessures devaient être légères, car, au matin, l'hémorragie s'était arrêtée; et, ayant pris le parti de quitter un pays aussi peu sûr, il marchait allègrement pour changer de quartier. Je le suivis toute une matinée inutilement.

«Morale. Il faut des fusils de gros calibre pour ces animaux, les plus dangereux peut-être de l'Afrique australe.»
